

## Des familles nombreuses

En ce pays-là, comme par ailleurs en tant d'autres, le père, en apparence tout au moins, régnait sur la famille en grand seigneur. Et surtout sur sa femme qui consentait à tout rapprochement un peu plus intime que d'ordinaire. Elle ne disait jamais non, si bien qu'en fin de compte elle se trouvait presque toujours enceinte.

Les enfants, filles et garçons, se suivaient, année après année.

Si vous regardez les vieilles photos, vous pouvez voir de ces greluchons de pères qui n'en traînent pas moins derrière eux, une ribambelle de gamins et gamines. Des familles par ainsi étaient de six ou sept, facilement, d'autres de dix et plus. On en connaît même une dans ce petit hameau, par ouï dire, au début du siècle passé, de treize enfants. Et le comble, c'est que cette tribu-là, habitant la petite maison du coin, ne disposait en celle-ci que d'une cuisine, de deux chambres au premier et de deux autres au second. Rien de plus. On accédait naturellement à tous ces espaces par une série d'escaliers et de balcons tout en bois. On était donc bien dans la couleur locale.

Voyons-voir, comment peut-on dormir à quinze, ne pas oublier le père et la mère, dans quatre pièces ? Dans de grands lits et tête-bêche on peut l'imaginer ! Et sur des matelas énormes remplis de feuilles de maïs, ainsi que cela se faisait. Vous vous y perdiez dedans malgré le nombre !

On peut cependant imaginer pour cette famille, que les premiers étaient déjà loin quand naissaient les derniers. Car il est quasiment impossible qu'ils aient tous pu trouver à prendre les repas ensemble dans la vieille cuisine au plafond noir comme un four, ce qu'il est resté par ailleurs. On raconte à ce propos, que d'aucuns mangeaient dehors sur l'escalier conduisant au premier étage tandis que les autres trouvaient place dans la sombre cuisine. Cela l'été. L'hiver il est probable que l'on faisait deux services !

Nombreux au point de n'avoir aucune possibilité de trouver du boulot sur place dès la sortie de l'école, à douze ans. On ne vit ici que d'une agriculture de subsistance. On descend donc au fond de la vallée gagner sa croûte dans une fabrique de serpes, de haches, de pelles et de fourches. Le tout dans une noirceur de locaux qui n'est guère éclairée que par le fer porté au rouge que l'on battra ensuite sur des enclumes et dans un tintamarre infernal. Mais en fin de journée, on a pris son dîner dans un vieux sac que l'on a jeté sur l'épaule, l'on remonte quand même à la maison, là-haut, trois quarts d'heure de marche, tout en pente, sur le chemin des mulets.



Forge à l'ancienne, encore vers 1969. Photo Pepi Merisio.

Mais le gros village n'offre pas de travail à tous ces représentants des familles Bac, Signür, Ross, Barbisu, Matalu, Barbi, Misarëi, Baiarde Chèche et autres. Alors cette fois-ci, les fils, ils vont du côté de Bergame où ils restent. Ou à Milan. Et d'autres s'en vont en France, en Suisse. On en connaît même qui partent pour l'Amérique, au nord, les USA, au sud, l'Argentine. Ils ne reviendront jamais. Ils écrivent quelques lettres les premiers temps, de leur grosse écriture, car ils n'ont fait chacun que quatre ans d'école. Puis ils ne disent plus rien, ou juste pour annoncer un mariage, une naissance, et bientôt on écrit plus que pour les décès. Faut bien l'annoncer en même temps qu'à la commune.



Pour les filles de la maison, on aide au ménage, il y a du boulot, avec toute cette marmaille, et puis l'on quitte aussi. L'on va comme domestique, à Bergamo, car ici à Brembilla, les gens, de même condition ou presque, n'en ont pas besoin. On se rend plus facilement encore à Milan. Toujours les grandes villes vous appellent et se gonflent. Tandis que les villages et hameaux, malgré le nombre des enfants que l'on y met au monde, ils se vident. La natalité que l'on pourrait dire exponentielle n'arrive pas à combler les trous. Car désormais c'est qu'on prend l'habitude de partir. Pas de boulot, la maison est trop petite, on la sait trop incommode d'en avoir vu d'autres, bref, ce ne sont pas les excuses qui manquent.

Et ceux qui partent en premier pour ne pas revenir, ce sont naturellement les plus éloignés du fond de la vallée. Ceux qui sont là-bas, là-haut, sur la montagne ou des ancêtres courageux ont réussi à défricher des forêts et à poser des baraques. Chose étonnante, à rodailer par ce pays, on se rend compte que les pâtures et même les champs, sont parfois meilleurs sur ces hauteurs qu'à mi-distance. Cela ne change pas la donne et n'empêche surtout pas les départs.



Famille de Gaiazzo ou de Cavaglia. Les filles toutes jolies !

Ceux-là se nomment Pelac, ils ont une grande maison, à côté de la petite que l'on vient de décrire. Ils sont certes moins nombreux que ces treize à la douzaine,

néanmoins suffisamment pour que l'on se décide à quitter. On le fait cette fois-ci en France. Des cousins de là-bas, de Ste-Marie du Mont, en Isère, ont indiqué qu'il y avait du travail dans les forêts, comme charbonniers. Alors on part. On le fait tout d'abord à titre de saisonnier. Et puis, la France ouvrant largement ses frontières à ces travailleurs si nécessaires à l'industrie, on s'y établit. Et l'on fait la même chose qu'ailleurs, on écrit des lettres avec des gros mots à ceux restés sur place pour dire la situation de la famille. On garde contact. L'on revient même de temps en temps dire bonjour au pays, voir si la maison est toujours debout.

Charbonniers qu'ils sont donc devenus ou bûcherons. Ils l'étaient d'ailleurs déjà au pays. On remarque de cette manière, quand vous vous promenez en forêt, quand vous suivez ces petits chemins où il faut savoir lever les pieds pour ne pas vous encoupler sur tous les cailloux qu'il y a, vous voyez parfois des surfaces planes. Elles ne sont pas naturelles. Elles ont été creusées dans le terrain. Certaines, parce que la pente était vraiment trop forte et que l'on ne trouvait guère que du rocher sous la pioche, on a fait des murs de soutènement en pierre sèche pour créer de cette manière une terrasse. C'est là que l'on charbonnait. Mais depuis tout ce temps, des arbres ont poussé dessus, parfois énormes, avec les troncs tout boursoufflés.



Quel métier. On est là aussi dans le noir. Le noir du charbon, le noir de la fumée. Le noir aussi pour la couverture du carnet où l'on note les quantités de charbon que l'on a pu fabriquer jour après jour. Faut aussi savoir veiller la nuit, pas que votre charbonnière, elle ne brûle. Elle doit seulement bouronner. Pas de flammes, juste la transformation du bois en charbon par un procédé chimique dont on ignore les détails.



En France, ils furent très nombreux à s'y rendre. Les descendants y sont encore. Avec leur noms d'ici, des Locatelli - ce sont les Pelac - des Pesenti, des Carminati, des Rota, des Pellegrini, des Musitelli, des Busy, des Valceschini, tous ces noms connus. Et d'aucuns de ceux-là viennent aujourd'hui travailler en Suisse en passant chaque jour la frontière. Ainsi se constitue notre population européenne.

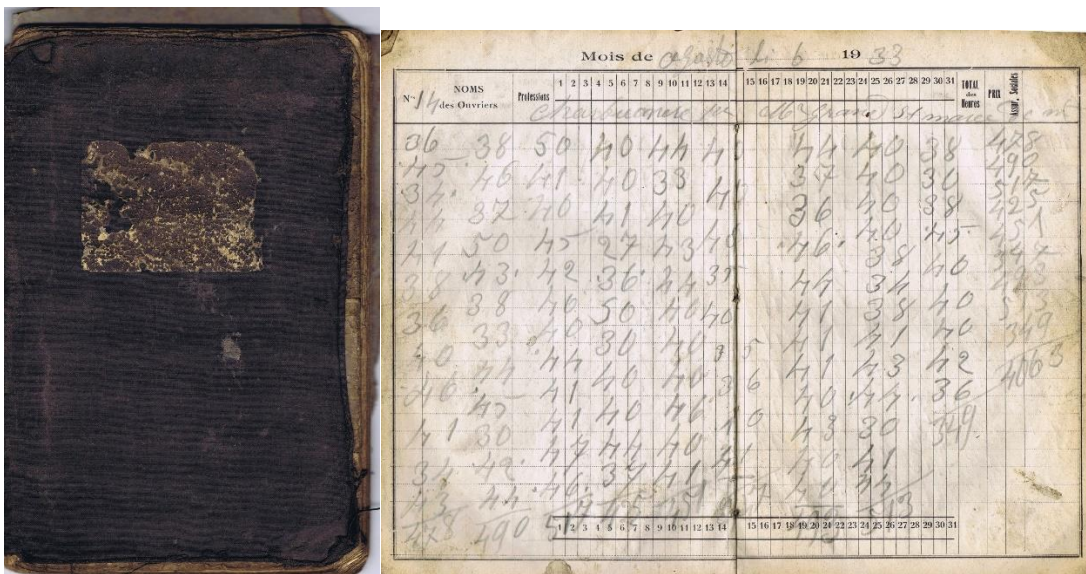
Ainsi en même temps se résout le problème de ces familles trop nombreuses pour le pays et qui partent. Les unes après les autres. Mon Dieu, savent-elles ce qu'elles font ? Elles abandonnent la vieille maison. La casa familiale, celle des ancêtres, où sont nées et ont vécu de nombreuses générations. De si vieilles dont l'origine se perd dans la nuit des temps. Car c'est un fait, ici, l'histoire ancienne, on ne connaît pas trop. Avec ces problèmes de frontières, ces luttes entre le Duché de Milan et la République de Venise. Ces entités puissantes qui se chipotent le moindre bout de terrain. Qui établissent des douanes un peu partout dans les montagnes, en des endroits où vous ne penseriez jamais trouver âme qui vive.



Pietro Locatelli dit Pelac (né vers 1900, ) à gauche et un amico.

Non, ce vieux temps, ils ne connaissent pas. Et puis d'ailleurs, ils ont autre chose à faire. Ce qu'il faut, c'est gagner sa croûte, pouvoir manger, pouvoir subsister. Coûte que coûte. Croûte que croûte, pourrait-on même dire ! Alors oui, la vieille maison, on l'abandonne. Et quoique on l'aime malgré son extrême rusticité, pas d'eau, pas de lumière, rien, pour se chauffer de vagues petits

fourneaux, type cabane. Si l'on revient de temps à autre, on pourra tout de même chaque année remettre une tuile ou deux sur le toit. Grimper encore une fois sur celui-ci avec la grande échelle, car il n'y a pas de tabatière. Et puis un jour, l'échelle a cassé, pourrie parce que restée dehors là où il ne fallait pas. On est en conséquence plus remonté sur le toit. Alors l'eau, l'eau du ciel, si bonne pour les cultures d'autrefois, maintenant les terrasses sont envahies par les épines, les murs croulent à cause des arbres et de leurs racines. Alors l'eau, elle passe entre les tuiles qu'ici l'on appelle cop, elle coule sur les planchers, elle les traverse, en fait elle s'acharne si bien sur la vieille maison que le toit s'est effondré à l'intérieur où l'on voit encore les poutres à demi pourries. Ce n'est là plus qu'une ruine de laquelle les murs eux-mêmes s'effondrent.



Le carnet du charbonnier, de 1933.

Qui sait encore, je vous le demande, qu'ici, dans le temps, dans ces restes de maison, dans ces débris pierreux de doubles ou triples maisons, elles s'appondaient parfois les unes les autres et l'on pouvait aller partout grâce à un système complexe d'escaliers et de balcons, de bois, cela va sans dire, que vivaient une famille, ou deux, ou trois ? Et qu'il y avait une nuée d'enfants qui jouaient dans les cours ou à proximité ? Les anciens sont morts. Seules les photos d'autrefois, quand on les trouve, vous permettent de faire un retour dans le temps et de prendre conscience à quel point le pays était habité, avec ses mille maisons, avec ses dix-mille terrasses où l'on cultivait un peu de tout, mais surtout du maïs pour la polenta et des pommes de terre dès que celles-ci furent introduites dans le pays.

R.-J. R.